



Revue européenne des migrations internationales

vol. 28 - n°3 | 2012
La mort en migration

Alain Maillard, *Les immigrations en Picardie, XIXe-XXe siècles*

Ralph Schor



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remi/6116>
DOI : 10.4000/remi.6116
ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012
Pagination : 154-155
ISBN : 979-10-90426-05-4
ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Ralph Schor, « Alain Maillard, *Les immigrations en Picardie, XIXe-XXe siècles* », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 28 - n°3 | 2012, mis en ligne le 20 février 2013, consulté le 17 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/remi/6116> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.6116>

© Université de Poitiers

❖ Notes de lecture

Dufoix, Stéphane

La dispersion. Une histoire des usages du mot diaspora. – Paris : Éditions Amsterdam, 2011. –

573 p.

ISBN : 978-235480-105-2

Dans son voyage à travers les âges, *diaspora*, semble se perdre dans les méandres de ses significations. Cette pansémie rongeuse, source de nombreux conflits au sein de la communauté scientifique, est alors le cheval de bataille de Stéphane Dufoix. Sociologue et maître de conférence à l'université de Paris-Ouest Nanterre, membre de l'Institut Universitaire de France, il entreprend dans cet ouvrage de répondre à l'inconfort actuel d'user du terme *diaspora*¹. N'ambitionnant pas moins que de dresser une « socio-sémantique historique de diaspora », il entend alors historiciser le terme « à l'intérieur des conditions de possibilité » de ses usages tout en prenant soin de porter le regard sur la valeur conférée au terme. Son ouvrage reprend alors méticuleusement les aires sémantiques dans lesquelles *diaspora* a été, et est encore, mobilisé pour qualifier, expliquer, interroger un phénomène. Sa démonstration se déroule en trois temps et s'articule globalement autour des notions de centrement et décentrement qui ont fortement influencé l'usage de *diaspora* depuis la deuxième moitié du XXe siècle.

Centrotropismes

Attaché à comprendre la dispersion de *diaspora* il entreprend ce long voyage dans le temps des usages, afin de déconstruire le terme – pour mieux le reconstruire. S'il ne remet jamais en cause le bon usage de *diaspora*, il est en revanche attaché à l'ancrage linguistique de celui-ci, justifiant ainsi une première partie qui, focalisée sur la diaspora juive, permet alors d'historiciser ses premiers usages et montrer que, à tort, les porteurs d'une vision judéo-centrée de *diaspora*, les plus sceptiques des sciep-

tiques quant à la polysémisation du terme, construisent leur argumentation sur des définitions non exactes. Alors, d'une étude approfondie des textes bibliques, rend-il compte de l'émergence d'une aire sémantique reconnue de tous : la dispersion juive, les Juifs en *galouth*. Pourtant, si Gabriel Sheffer s'attache à garder une définition restreinte de *diaspora*, basée notamment sur le traumatisme de la dispersion, Dufoix rappelle ici que la *diaspora* juive n'a pas toujours été connotée négativement. C'est le cas notamment de Karl Ludwig Schmidt, dont la vision dépasse l'unique fait religieux. Il aurait été intéressant d'ajouter à cette réflexion les travaux plus détaillés de Salomon Zeitlin, qui opposa *diaspora* au déplacement forcé des Juifs qu'il qualifie plus volontiers de *galuth* (Zeitlin, 1943). En effet selon ce dernier, la *diaspora*, ou dispersion volontaire, prendrait naissance au moment où le Prince de Perse permit aux Juifs de revenir en Palestine et qu'une majorité d'entre eux décidèrent alors de demeurer dans leur « pays d'adoption ». Au-delà de l'intérêt porté aux discordances observées chez les historiens dans l'interprétation de la dispersion juive, les mots reprennent ici leurs lettres de noblesse dans une retraduction des textes clés de la Septante. En effet, son étude transparente permet de montrer que *galouth* et *golah* n'y sont pas traduits par *diaspora*, donc dispersion, mais par « déportation », « captivité de guerre », « émigration » ou encore « résidence à l'étranger ». Inversement *diaspora*, y est la traduction grecque du bannissement, de la terreur, mais aussi de la préservation et de la semence.

En écho aux dénonciations virulentes de Safran concernant le décentrement de *diaspora* et son entrée dans la postmodernité, mais aussi en écho aux nombreuses tentatives de délimitation du concept dont Yves Lacoste, Gérard Chaliand et Jean-Pierre Rageau ou encore Robert Fossaert, cette première partie repositionne l'enjeu autant de la restriction que de l'expansion du champ sémantique de *diaspora*. Car c'est bien sur la polysémie originelle du terme que l'on comprend aussi sa polysémie contem-

¹ L'ouvrage dont il est question ici est une reprise de son Habilitation à Diriger des Recherches soutenue en 2011 à l'université Paris-Ouest Nanterre.

poraine, même si pendant longtemps, *diaspora* eu un usage privilégié pour la « nation » juive, qui selon Dufoix, serait à attribuer aux écritures chrétiennes, associé au châtement ultime. L'usage de *diaspora* ne traversera finalement les siècles qu'en Orient seulement, l'Empire romain d'Occident adoptant la Vulgate – première traduction en latin de la Bible par Saint-Jérôme ou Eusabius Hieronimus – laquelle ne contient pas le mot *diaspora*. Il corrige donc l'erreur de Robin Cohen selon lequel *diaspora* aurait disparu dans l'Antiquité. Relevant l'erreur, il entreprend alors de revenir sur l'appropriation dans les langues vernaculaires de *diaspora* après la chute de Byzance et le lien à la dispersion juive. Car l'appropriation dans les langues vernaculaires est synchronique à l'intégration des Juifs en Occident. L'acception de *diaspora* diverge alors entre Juifs hellénistiques, Chrétiens et Moraves, et les définitions dans les dictionnaires et donc sa diffusion dans le langage courant prennent de plus en plus d'exemples dépassant le cadre de la *diaspora* juive, « classique », qui devient un exemple parmi d'autres. Dans ce contexte, les écrits antisémites prennent forme en faisant mention de la dispersion plutôt que de la *diaspora*, caractéristique pour Marc Angenot du paradigme de la déterritorialisation. Pourtant *diaspora*, s'imprègnera un demi-siècle plus tard d'un sens déterritorialisé, comme réponse à l'anti-essentialisme caractéristique de l'archétype judéo-centré ou encore afrocentriste de *diaspora*. Doubnov sera l'un des promoteurs de cette vision déterritorialisée de la diaspora, et plus globalement les *cultural studies* amenées en France par Paul Gilroy et Stuart Hall. Si le décentrement de la diaspora noire a eu un impact certain, Dufoix pointe aussi du doigt le fait que la deuxième moitié du XXe siècle est déterminante pour l'évolution sémantique de *diaspora* dans la mesure où la création de l'État d'Israël provoquera une division au sein de la nation, d'une part parce que le retour est politique et non eschatologique et d'autre part parce que le retour n'est pas accompli par tous. Les Juifs en *galouth* ne s'identifient, alors, pas dans cette conception « ethnique et nationale de la judéité », un conflit qui prendra fin avec

le soutien financier apporté par la *diaspora* lors de l'écrasement arabe de 1967. En surgit alors une prise de conscience de la nation au-delà du territoire national, « extra-territoriale ». C'est très probablement dans l'expression et la forme prise d'appartenance à la nation que réside le tournant décisif de l'usage de *diaspora* pour les décennies suivantes et le lien à l'origine. La *Tfousah* matérialise ce nouveau paradigme. Alors qu'au sein même de l'histoire juive, la *diaspora* sort déjà de son cadre religieux, et produit une image décentrée, c'est la définition judéo-centrée de *diaspora* qui est mobilisée pour circonscrire le concept et le cantonner aux diasporas *ethno-nationales*. Influencé par les travaux de Gilroy, Stéphane Dufoix attache de l'importance à analyser celles-ci par leur positionnement en rapport à l'origine. S'il ne se porte pas directement partisan du nationalisme non territorial, porté par Stuart Hall et Paul Gilroy, on note au fil de la lecture, son intérêt pour une nécessaire identification d'un centre à dépasser. Toutefois il prend soin de bien marquer la différence entre la trans-étaticité et le transnationalisme, idée qu'il commençait déjà à développer dans son ouvrage précédent (Dufoix, Guerassimoff et De Tinguy, 2010).

Du dépassement de la nation

Au cœur du débat actuel dans les *transnational studies* et les *diaspora studies*, le dépassement du national se conçoit souvent comme un État outrepassé mais aussi outrepassant son cadre politico-légal, caractérisé par l'instauration d'une « politique d'attention » envers les migrants, qui n'offre cependant pas un cadre d'analyse suffisant car loin d'être un fait contemporain uniquement (Gamlen, 2008). Toutefois le lien migrants/nations se transforme, contribuant à forger des nations extra-territoriales – c'est-à-dire la spatialisation de la nation au-delà du cadre territorial –, et des nations ultra(supra)-étatiques – entendu comme le modèle d'inclusion dans l'espace de la nation d'individus non ressortissants qui vivent à l'étranger. C'est dans l'analyse de ces deux dimensions que Dufoix trouve l'intérêt des travaux sur

le transnationalisme. Pourtant il n'analyse que trop peu l'emboîtement de ces deux courants de pensées – *diaspora studies* et *transnational studies* – qui dominent l'étude des migrations internationales depuis les années 1970. En effet, si les occurrences de *diaspora* dans les thèses et dans les revues de presse ont été en perpétuelle augmentation au cours des trente dernières années, la même analyse pour le transnationalisme révèle que les occurrences augmentent beaucoup plus spectaculairement. En dépit donc d'une présence de ce courant majeur dans les études migratoires, le transnationalisme n'est pas interrogé dans son rapport à la diaspora. Pourtant, un approfondissement aurait été intéressant car un nombre croissant de travaux, sur les dix dernières années notamment, mobilisent *diaspora* et *transnationalisme* et ce de façon quelque peu ambiguë. En effet si l'on identifie quelques clarifications de sens entre *communautés transnationales* et *diaspora* comme c'est le cas chez Dina Ionescu (que Dufoix cite ici sans pour autant relier ce besoin de clarification aux travaux contemporains), on relève également des confusions et analogies, notamment dans le lien avec la nation – transnationalisme de Randolph Bourne *versus* nationalisme de diaspora de Gabriel Sheffer. Sans tenter une quelconque explication, on peut alors noter que l'ouvrage fondateur du courant des *transnational studies* de Linda Basch, Nina Glick Schiller et Cristina Szanton Blanc mobilise les auteurs issus des *cultural studies* et s'approprie alors le décentrement et la thèse de la déterritorialisation pour documenter le « transnationalisme » qui sort ainsi des seuls écrits sur les *diasporas*. On trouve également, curieusement et de plus en plus couramment, l'apposition de l'adjectif transnational à *diaspora* comme pour lui donner plus de poids : « diasporas transnationales » (Withol de Wenden, 2010). Stéphane Dufoix choisit donc volontairement ou non de ne pas positionner les *diasporas studies* par rapport aux *transnational studies*. Pourtant c'est bien les années 1970 et le développement des thèses nationalistes qui sont à la source de l'expansion sémantique autant de *diaspora* que de *transnational*, aujourd'hui déploré par

la communauté scientifique. Mais on aura bien compris ici que l'idée de Dufoix n'est ni de préconiser l'usage de *diaspora* ni de le circonscrire, si ce n'est d'apporter une rétrospective très détaillée des usages qui en ont été faits.

Du centrisme au rhizomique, les usages contemporains de *diaspora*

Si les adeptes des *cultural studies* adoptent une vision décentrée de *diaspora*, qui a comme caractéristique générale de s'opposer au nationalisme essentialiste et territorial de Scheffer et Safran, ils sont accompagnés également des post-structuralistes et postmodernistes. Ces derniers, analysés par Rogers Brubaker comme porteurs d'une vision déracinée, mobile et déterritorisée de *diaspora*, se retrouvent dans les écrits de Gilroy et Clifford, lesquels promeuvent l'idée d'une identité comme « topos organisateur » (p. 413). De leur côté les post-structuralistes, tels que Derrida, Deleuze et Guattari, s'ils engagent une réflexion de l'identité basée sur le post-modernisme, imaginent un nouveau lien symbolisé par le rhizome, figure de la connectivité. Permise en effet par les technologies de l'information et de la communication, leur conception du décentrement, qui n'en est déjà plus tout à fait un, sera reprise dans les années 2000. Si le lien direct n'est pas fait entre la littérature contemporaine de « l'option diaspora » (Meyer *et al.*, 1997 et 2003), ou encore « l'engagement des diasporas » (De Hass, 2006 ; Kuznetsov, 2006) et les écrits post-structuralistes, c'est une réflexion autour du réseau qui les unit. La « connectivité rhizomatique », forme du lien entretenu entre l'État et le migrant, entre le centre et la périphérie, ouvre un nouveau champ d'opportunité : celui du *Brain Gain*. Le réseau, instrument indispensable du « migrant connecté » (Nedelcu, 2009) fait figure ici d'espace d'opportunité pour l'État-Nation. Stéphane Dufoix insiste donc sur ce « nouveau rapport à l'espace » (p. 504) qu'impliquent ces nouveaux liens faisant entrer en jeu un retour d'une nouvelle nature : plus circulatoire et immatériel.

« Retours » au centre

Tout en mobilisant l'image tripartite de l'espace de la *diaspora*, à savoir le pays d'accueil, le pays d'origine et la diaspora – que l'on retrouve aussi chez Cohen, Vertovec et Blascke –, Stéphane Dufoix achève son ouvrage sur le recentrement, que l'on perçoit par la promotion du lien et la redéfinition de *diaspora* depuis l'origine. La nation et ses limites, redéfinies par et pour la *diaspora* au-delà du seul cadre juridique, « embrassent » l'ensemble des communautés désirées de l'Étranger pour accomplir le retour, physique ou virtuel. Car si l'enjeu peut être culturel, il est aussi – et surtout – économique : mobilisation du capital financier, du capital humain et du capital social. Des opportunités multiples donc qui conduisent à voir en *diaspora* un sens uniquement positif. Récupéré par le politique, et plus particulièrement par les organisations internationales – avec quelques nuances toutefois –, *diaspora* devient dispersion, forme socio-spatiale, « politique d'attention ».

Ainsi, paradoxalement, la conception décentrée de *diaspora* est elle à la source d'un recentrement de celle-ci et d'une redéfinition de l'espace dans lequel les proximités et les sociabilités se jouent. Mais comme l'auteur le conclut : « Loin de s'annihiler dans le paradoxe, *diaspora* permet désormais aussi d'articuler les contraires » (p. 563). Quand un sociologue habité par trois démons a affaire à deux chats cela donne finalement un voyage, dans l'espace et dans le temps, à la rencontre des usages d'un terme qui, loin de faire l'unanimité, a permis de lire les réalités d'un monde en mouvement et de les rendre plus intelligibles. Si la boîte n'est pas encore ouverte et que le chat de Schrödinger est toujours mort et vivant, une certitude émerge : *diaspora* est désormais concept. Mais pourra-t-il aller au-delà de la catégorie analytique et gagner

celle de la pratique² ?

Caroline Caplan

Doctorante, ART-Dev, Espace Saint-Charles
Université Paul Valéry, 34090 Montpellier

Maillard, Alain (dir.)

Les immigrations en Picardie, XIXe-XXe siècles. –

Paris : l'Harmattan, 2009. – 303 p.

ISBN : 978-229601-609-5

Résultat d'une enquête commanditée par l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances, enquête ayant abouti à un colloque, l'ouvrage collectif sur *Les Immigrations en Picardie* aborde le sujet sous différents angles.

L'analyse démographique révèle que la région n'a jamais connu une très forte immigration et que les effectifs d'étrangers se situent généralement sous la moyenne nationale. Les individus recensés sont de 8 600 en 1851, 36 000 en 1886, 88 000 en 1931, 62 000 en 1999. La présence masculine se révèle supérieure à celle enregistrée dans d'autres régions. Les Belges sont les plus nombreux au XIXe siècle puis, au XXe siècle comme ailleurs, s'installent les Italiens, les Polonais, les Portugais, les

2 Bibliographie complémentaire : Zeitlin Salomon (1943) *Judaism as a Religion: An Historical Study*. VI: Galuth: *Diaspora*, *The Jewish quarterly Review*, 34, pp. 207-241. ; Dufoix Stéphane, Guerassimoff Catherine et De Tinguy Anne (2010) *Loin des yeux près du cœur. Les États et leurs expatriés*, Presses de Sciences Po, Paris, 341 p. ; Gamlen Alan (2008) *The Emigration State and the Modern Geopolitical Imagination*, *Political Geography*, 27, pp. 840-856 ; Withol de Wenden Catherine (2010) *La question migratoire au XXIe siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales*, Presses de Sciences Po, Paris, 264 p. ; Nedelcu Mihaela (2009) *Le migrant online. Nouveaux modèles migratoires à l'ère du numérique*, l'Harmattan, 326 p. ; De Hass Hein (2006) *Engaging diasporas: How governments and development agencies can support diasporas' involvement in development of origin countries*, Oxford: International Migration Institute, University of Oxford, 112 p. ; Kuznetsov Yevgeny (2006) *Diaspora Networks and the International Migration of Skills: How Countries Can Draw on Their Talent Abroad*, WBI Development Studies, Washington DC, 254 p. ; Meyer Jean-Baptiste et al. (1997) *Turning Brain Drain into Brain Gain : The Colombian Experience of the Diaspora Option*, *Science, Technology and Society*, 2 (2), pp. 285-315 ; Meyer Jean-Baptiste, Rémi Barré, Valeria Hernandez, Dominique Vinck (2003) *Diasporas scientifiques*, IRD éditions, 197 p.

Marocains, les Chinois pendant la Grande Guerre. Un chapitre intéressant est réservé aux Ukrainiens arrivés au début des années 1920 au terme d'un voyage pénible, confrontés à « des conditions de travail épouvantables » (p. 100), isolés et cherchant un écho du pays dans la vie associative.

Divers sujets inspirent des analyses particulières. Les dossiers du service social de la main-d'œuvre étrangère donnent une note concrète sur les conditions de l'immigration et les problèmes rencontrés. La grève des immigrés qui éclate à l'usine Chausson de Creil en 1973 est déclenchée par la base qui demande de meilleures conditions de travail et de rémunération ; les affrontements entre syndicats restent incompréhensibles pour les ouvriers en grève. Des développements neufs sont consacrés à l'alphabétisation des étrangers, lancée dans les années 1960 par des militants du PSU et des chrétiens engagés. Neuf aussi est le chapitre centré sur deux expériences ponctuelles : la création de commissions extramunicipales des immigrés, instances consultatives, à Creil et à Amiens. Dans cette dernière ville un millier d'étrangers élirent en 1987 des représentants associés au conseil municipal. Originale est l'étude inspirée par les enseignants dont au moins un des parents est d'origine étrangère : la majorité est constituée par d'anciens « bons élèves », issus du milieu populaire, choisissant souvent d'exercer auprès de publics scolaires en difficulté. L'action religieuse, sociale, culturelle des Églises évangéliques est analysée avec précision. La mémoire des harkis est étudiée avec finesse. La « condition de forçat » (p. 280) réservée à la main-d'œuvre chinoise pendant la Première Guerre mondiale, la décimation de ces travailleurs par la tuberculose et la grippe espagnole donnent au dernier chapitre une note dramatique qui, de diverses manières, caractérise souvent la condition des immigrés, au moins à la première génération.

Le livre ne constitue pas une histoire totale de l'immigration en Picardie, mais il offre de solides points d'ancrage pour une synthèse à venir.

Ralph Schor

Département d'Histoire
Université de Nice-Sophia-Antipolis